

Alejandra Pizarnik note en 1959 dans son journal intime : « Je dois arrêter de lire les auteurs dont je peux me passer, ceux qui pour le moment ne m'aident pas. » Les livres que je voudrais évoquer ici ont eu le précieux don de m'aider plus que je ne me serais autorisé à l'espérer. Ils m'ont aidé au moment où je les ai lus bien sûr, mais aujourd'hui encore. Je ressens le besoin impérieux de m'y replonger à intervalles réguliers. On appelle cela des « livres de chevet ».

Ces livres m'ont envoyé ailleurs, dans le corps et la voix de qui je n'étais pas et, ce faisant qu'ils fomentaient mon évasion, ils m'ont finalement déposé au cœur de moi-même, procédant à une invasion salutaire, m'allouant cette chose toute simple dont on ne peut aucunement faire l'économie : *la reconnaissance* ; petit miracle que Charles Juliet résume d'un sublime trait de

simplicité : « Le rôle de l'écrivain est de prêter à autrui les mots dont il a besoin pour accéder à lui-même. » Ces livres me devinaient, ils *m'écrivaient* et me donnaient droit de cité tout en mettant à jour une part commune. Je m'aventurais dans l'étranger pour finalement tomber sur moi-même, m'offrant d'aller dans une complexité à laquelle la dictature du divertissement généralisé a définitivement tourné le dos. Ces livres prenaient soin de moi. Bien sûr, ils me bousculaient, ils étaient crus dans leur exigence de vérité mais ils substituaient au silence, à l'angoisse et à l'isolement non pas le baume de la consolation (Dagerman a clos le débat : notre besoin de consolation est impossible à rassasier) mais la contemplation du vivant. Ni à genoux, ni à moitié mort, ni objet : debout, bel et bien en vie, sujet.

Ainsi, j'ai souvent eu le sentiment en lisant d'aller à la rencontre de « mes vies romancées » et, parce que c'est la part commune qui a toujours raison du froid glacial, de « nos vies romancées ».

*

Évidemment, la plupart de mes « livres de chevet » ne figurent pas dans cet ouvrage. D'abord parce qu'il m'a fallu n'en choisir que quelques-uns, sous peine d'avoir trop peu d'espace à réserver à chacun d'entre eux. J'en ai donc retenus six, à partir d'une liste bien plus longue dont j'ai pensé un moment que je ne m'en débrouillerais jamais. Mais, contre toute attente, l'odieux tri s'est fait de lui-même lorsque j'ai « redécouvert » qu'on n'a pas forcément quelque chose de pertinent à dire de tout ce que l'on aime. Certains livres sont donc *tombés* pour cause d'enthousiasme banal, obscur ou impropre à faire l'objet d'un exercice d'admiration.

J'ai dû également prendre en compte d'autres critères, soit que certains titres avaient déjà été largement commentés (on me dira, à raison, que *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes en est un parfait exemple mais, pour le coup, je ne pouvais pas y renoncer), soit que mon désir à moi était passé ; il arrive qu'un livre, tout comme un visage, fasse partie d'un chapitre précis de notre vie et n'ait pas vocation à nous accompagner *ad vitam* ; il devient alors malaisé ou la-

borieux de décrire notre attachement qui n'est plus qu'un souvenir, même éclatant. J'ajoute enfin que certains livres risquaient d'entrer en redondance les uns avec les autres ; l'exemple des *Fragments*, toujours lui, est éloquent en ceci que j'aurais été contraint de radoter si j'avais choisi d'évoquer à sa suite *Se perdre* de Annie Ernaux ou encore *Fou de Vincent* de Hervé Guibert (les voilà du moins cités) ; pour très différents que soient ces trois magnifiques livres sur la passion, je ne crois pas que ce que j'aurais eu à en dire eût été si différent ; en tout cas, la part en moi à laquelle ces livres font appel eût été la même.

Il n'empêche : combien j'aurais aimé parlé de *L'enfant brûlé* de Dagerman, *Neuf lettres avec une dixième retenue et une onzième reçue* de Marina Tsvetaeva, *Clair de femme* de Romain Gary, *Laissez-moi* de Marcelle Sauvageot, *Peau d'ours* de Henri Calet, *Plupart du temps* de Pierre Reverdy, *La transparence impossible* d'Arthur Schnitzler, *Le bruit et la fureur* de William Faulkner, les *Papiers collés* de Georges Perros, *Le diable au corps* de Raymond Radiguet, *La vie matérielle* de Marguerite Duras ou encore le *Journal* de Jean-Luc Lagarce qui,

jusqu'au dernier moment, a fait partie de la « short-list » (j'ai même écrit une trentaine de pages à son sujet, lesquelles ne m'ont toutefois pas convaincu)...

*

Carson McCullers, Françoise Sagan, Roland Barthes, Fritz Zorn, Sarah Kane et Jean Rhys : quatre femmes, deux hommes ; quatre étrangers, deux français. Au total, l'inventaire ne dit pas grand-chose car je n'ai pas cherché d'équilibre. Les choses se sont distribuées simplement. Au gré des objets de mon affection et de mon inspiration.

J'ai volontairement inscrit ces lectures dans un contexte moins intime que personnel. Ce projet est arrivé au bon moment pour moi. Je cherchais ça : une écriture personnelle qui ne soit pas forcément intime. Il m'a importé aussi d'écrire deux ou trois choses que je pense de la littérature et qu'il me semblait prématuré d'écrire jusque-là.